

décoche à l'adresse des sauvages, qu'il ne les aimait guère. Ils ne tardèrent pas à se rendre compte de ces sentiments à leur égard. L'incident qui va suivre indique que les choses étaient bien changées depuis le départ de La Vérendrye. Ce dernier était invité par toutes les tribus de venir se fixer chez elles. Les sauvages pleuraient quand ils le revoyaient après quelques mois d'absence. On se disputait la joie de le posséder et à la mort de son fils, tous les Cris étaient debout frémissant de rage, sollicitant en vain du Découvreur l'ordre d'aller le venger et adoptant son second fils comme chef. Cette bonne amitié ne cessa un instant de régner, pendant tout le temps que La Vérendrye ou ses fils explorèrent l'ouest. Deux ans après leur départ, les indigènes brûlaient les forts qu'ils avaient aidés à élever et se liguèrent pour chasser les Français du pays. Ces faits éloquents se passent de commentaires.

Je laisse la parole à Saint-Pierre lui-même, qui va nous raconter comment il faillit un jour être massacré, avec tous les Français du fort La Reine: "Le 22 février 1752, vers 9 heures a.m., je me trouvais dans ce fort avec 5 Français. J'avais envoyé le surplus de mes gens, consistant en 14 personnes, chercher des vivres dont je manquais depuis plusieurs jours. J'étais tranquille dans ma chambre, lorsqu'il entra dans mon fort 200 Assiniboëls tous armés. Ces sauvages se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons. Plusieurs entrèrent chez moi sans être armés, les autres restèrent dans le fort. Mes gens vinrent m'avertir de la contenance de ces sauvages. Je courus à eux; je leur dis vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule armés, chez moi. L'un d'eux me répondit en Christinaux qu'ils venaient pour fumer. Je leur dis que ce n'était pas de la façon dont ils devaient s'y prendre et qu'ils eussent à se retirer sur le champ. Je crus que la fermeté avec laquelle je leur avais parlé, les avait un peu intimidés, surtout ayant mis à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un mot. Je fus tout de suite chez moi, mais dans le moment un soldat vint m'avertir que le corps de garde était plein de ces sauvages et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Je me hâtai de me rendre au corps de garde. Je fis demander à ces sauvages par un Christinaux, qui me servait d'interprète, quelles étaient leurs vues, et pendant ce temps-là, je me disposais au combat avec ma faible troupe. Mon interprète, qui me trahissait, me dit que ces sauvages n'avaient aucun mauvais dessein et dans la minute un orateur Assiniboël, qui n'avait cessé de me faire de belles harangues, dit à mon interprète que, malgré lui, sa nation voulait me tuer et me piller. A peine eus-je pénétré dans leur résolution, que j'oubliai qu'il fallait prendre les armes. Je me saisis d'un tison de feu ardent. J'enfonçai la porte de la poudrière; je défonçai un baril de poudre, sur lequel je promenai mon tison, en